



5

Durand la sangsue

L'hiver passa. L'Allemagne contrôlait une bonne partie de l'Europe. Les Alliés avaient tenté une contre-attaque en passant par l'Italie, mais leur progression n'était pas assez rapide. Aussi, ils décidèrent d'ouvrir une seconde brèche sur les côtes françaises. L'Angleterre et les États-Unis regroupèrent leurs forces navales et aériennes pour forcer l'occupant à reculer vers ses propres frontières.

Au printemps 1944, ils multiplièrent les offensives contre les positions nazies, notamment en Normandie. La nuit, des avions anglais parachutaient des armes pour aider les résistants français à lutter contre les Allemands. Ernest et Colette étaient fiers d'aider leur père et ses compagnons. Depuis des clairières, ils adressaient des signaux lumineux aux pilotes alliés, afin de les guider. Ces derniers pouvaient alors lâcher leurs cargaisons.

Tous sentaient que l'assaut des Alliés était imminent.

Un jour, au café Tissier, les conversations allaient bon train et chacun spéculait sur la date et le lieu de leur intervention. Pour certains, les Alliés allaient frapper dès le mois suivant du côté de Calais, au plus proche de l'Angleterre. D'autres misaient sur une ville plus au sud, et dans des délais plus courts...

En réalité, personne n'en savait rien. Pour que les Allemands soient pris par surprise, aucune information ne devait filtrer.

– T'en penses quoi, toi, Tissier ? demanda Papilou.

– Moi ? J'en pense rien ! répondit l'épicier en promenant son balai derrière le bar.

– Ça m'aurait étonné, ricana Papilou.

Tissier fit volte-face, vexé.

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu insinues ? Attention, René, tu commences à m'échauffer les esgourdes !

Toute l'assemblée se moquait de lui quand Durand entra dans le café et prit place au bar entre le curé et un gendarme.

– M'sieurs-dames ! lança-t-il, maussade.

Personne ne lui rendit la politesse, sauf Violette, mais de manière ironique.

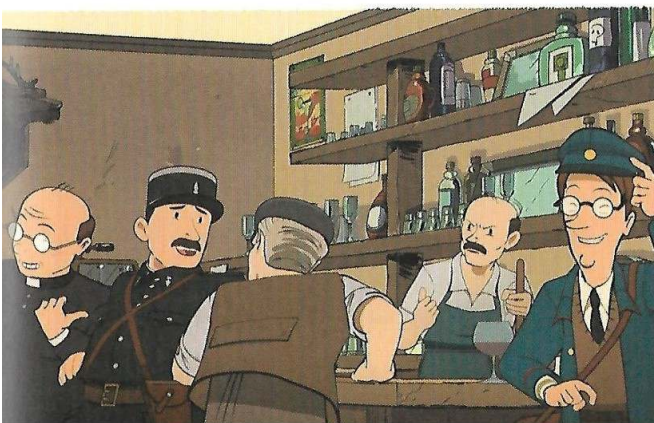
– Comment ça va, mon cher Durand ? Z'avez vu ? On dirait que le temps est en train de tourner, hein ?

Elle faisait bien sûr allusion à la situation politique, qui était en train de virer en faveur des Alliés.

– Oh ça va, Violette, sers-moi donc un coup de rouge !

Les Robinson aussi voulaient croire que la fin de la guerre était proche. Sur la place du village, Ernest, Jean et Mugnette s'interrogeaient sur leur avenir.

– Moi, je serai journaliste, ou alors écrivain, confia Ernest. En tout cas, je raconterai



des histoires... Et toi, Muguette ?

– Je sais pas. Médecin ou infirmière, peut-être. Mais bon, les études, ça coûte cher, et mon père, il a pas trop les moyens...

Jean était assis à côté d'elle. Il posa sa main sur la sienne.

– Et nous deux, plus tard, on se mariera ? demanda-t-il discrètement tandis que Colette les rejoignait.

– Mais ça va pas ! murmura-t-elle en rougissant. Arrête !



Pierre. Ernest lui répondit selon un code convenu signifiant que la voie était libre. Pierre sortit de derrière un talus avec son fusil et s'approcha d'eux.

– Salut les moufflets !

Puis ce fut au tour de Jean d'arriver.

– T'en as mis du temps, tu t'es perdu ou quoi ? l'interrogea Muguette.

Il était hors d'haleine et posa ses mains sur ses genoux afin de reprendre son souffle.

– Durand m'a suivi... J'ai dû passer par le bois du Douanier... J'ai jamais autant galopé... mais... je l'ai semé !



Durand s'approcha alors du petit groupe.

– Il va encore nous coller aux basques ! maugréa Muguette. On se retrouve au repaire. Allez, hop, dispersion au pas de course !

Sitôt dit, sitôt fait, elle choisit une direction, Jean une autre, Ernest et sa sœur une troisième.

– Bien sûr, quand Durand arrive, on se carapate aussitôt ! railla Durand.

Ne pouvant les prendre tous en chasse, il décida de suivre Jean.

Muguette arriva la première au QG. Colette avait dessiné des portraits de Hitler, Pétain et Durand, et les avait punaisés sur le tronc de l'arbre qui traversait leur repaire. Muguette empoigna le jeu de fléchettes et s'amusa à viser le visage de Durand.

Ce dernier était bien amoché lorsque Colette et Ernest la rejoignirent. Presque aussitôt après, ils reconnurent le sifflet de

– Quelle sangsue, ce Durand ! commenta Ernest.

Pierre sortit des liasses de nouveaux tracts de son sac. On y voyait l'aigle du drapeau nazi et une croix gammée en flammes chuter comme un avion abattu. En guise de légende, un seul mot : « VICTOIRE ! »

– Restez sur vos gardes et redoublez de vigilance ! ordonna Pierre. C'est pas maintenant qu'il faut se faire attraper. Les Allemands sont sur les dents, les Alliés préparent un gros truc. Faites-vous tout petits, compris ?

– Oui, chef ! répondirent en chœur les Robinson.

Avant de s'en aller, Pierre prit une fléchette des mains de Muguette et la lança avec une incroyable détermination en direction du portrait de Hitler, qu'il atteignit en plein front, sous le regard impressionné des Robinson.